

**Zeitschrift:** ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische  
Militärzeitschrift

**Herausgeber:** Schweizerische Offiziersgesellschaft

**Band:** 119 (1953)

**Heft:** 1

**Artikel:** L'Organisation du Pacte de l'Atlantique : Manoeuvres inter-alliées en  
1952

**Autor:** Pergent, J.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-24454>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

veranlassen uns die im letzten Krieg von den Exilregierungen gemachten Erfahrungen, möglichst lange ein Stück schweizerischen Hoheitsgebiets zu erhalten, von wo aus die Regierung wenigstens einen Teil ihrer verfassungsmäßigen Aufgaben erfüllen kann. Ein solcher Raum dürfte einzig im Reduit liegen. Aber die Armee darf sich ohne zwingende Not nicht vorzeitig ins Reduit zurückziehen.

Die verschiedenen Abwehrpläne, zu welchen unsere Armee im Verlauf ihrer Geschichte gelangt ist, sind innerlich nie einer festen Regel gefolgt. Die Verhältnisse und Bedürfnisse jeder Epoche waren immer wieder verschieden und haben von den verantwortlichen militärischen Führern stets neue Entschlüsse verlangt. So wird es auch in Zukunft bleiben. Unsere Landesverteidigung wird sich auch in den kommenden Zeiten stets die volle *Freiheit des Handelns* wahren müssen, um ohne Bindung an Hergebrachtes zu jenem Entschluß zu gelangen, der den Umständen entspricht. Es gehört zu den erfreulichen Feststellungen der geschichtlichen Betrachtung, daß sich die schweizerische Führung je und je diese geistige Freiheit zu wahren gewußt hat.

#### *Literatur*

Das sehr umfangreiche Literaturverzeichnis kann aus Raumgründen nicht wiedergegeben werden. Es wurde in der eidgenössischen Militärbibliothek deponiert und steht dort Interessenten zur Verfügung.

## **L'Organisation du Pacte de l'Atlantique**

### **Manoeuvres inter-alliées en 1952**

Par J. Pergent

1951 a été surtout l'année de l'organisation générale du commandement suprême du Pacte de l'Atlantique-Nord et des grands commandements subordonnés, ainsi que celle du lancement des fabrications de guerre et le début de la mise sur pied des grandes unités.

1952 a poursuivi cette œuvre, tout en faisant porter un effort particulier sur la mise en état de lignes de communication du Rhin à l'Atlantique et de l'infrastructure aérienne. De plus durant cette année-là s'ouvre une période de nombreuses manœuvres inter-alliées.

Pour la clarté de l'exposé, il importe de rappeler que le théâtre d'opérations de l'Europe, en entier sous le commandement du Commandant Suprême à Roquencourt (SHAPE), est subdivisé en trois commandements de zones ou régions, tenant compte aussi bien de la géographie que des limites politiques:

- *Nord-Europe*: Norvège et Danemark; sous le commandement d'un amiral britannique installé à Oslo;
- *Centre-Europe*: territoire de l'Allemagne de l'Ouest et participation des forces anglaises, du Benelux, françaises et américaines; sous le commandement du Maréchal Juin, installé à Fontainebleau (les forces aériennes et navales du Rhin étant restées actuellement subordonnées au commandement suprême);
- *Sud-Europe*, ou du Flanc Sud: l'Italie, les Balkans, Turquie et partie du bassin méditerranéen; sous le commandement d'un amiral américain résidant à Naples. – Il est à remarquer que ce dernier commandement vient d'être dédoublé en un commandement purement naval (britannique), que l'on peut dénommer des lignes de communication méditerranéennes de Gibraltar à l'Orient, et subordonné lui-même au SHAPE.

L'Europe est ainsi pourvue de trois, ou quatre commandements, un central à caractère continental et terrestre; deux latéraux ou externes sur les promontoires européens et à caractère beaucoup plus maritime; et enfin un dernier, essentiellement naval et traditionnellement britannique.

Dernier point, le Centre-Europe, selon une décision récente, a été fractionné en deux commandements de groupes d'armées: l'un dénommé du secteur Nord sous les ordres d'un général anglais et comprenant les éléments britanniques, hollandais, belges et canadiens; l'autre dénommé du secteur Sud, sous les ordres d'un général américain et formé d'éléments américains et français. Les états-majors de ces commandements sont constitués par des officiers des nationalités entrant dans la composition des troupes, selon la même règle inaugurée au SHAPE du panachage du personnel selon l'importance de chacun des coalisés, et dans l'ordre presque immuable: Américains, Anglais, Français, etc.

\* \* \*

L'instruction et la coopération d'éléments aussi différents, aux habitudes et traditions souvent bien tranchées, posent, on s'en doute, des problèmes ardues et des cas délicats. Les uns et les autres ne sont pas insolubles. Et c'est l'énorme avantage d'une coalition se préparant dès le temps de paix, de pouvoir y faire face et étudier à l'avance les solutions convenables. Le cas est unique dans les annales militaires du monde; il apparaît donc indiqué d'y insister. Les deux précédentes guerres mondiales ont été conduites sans unité de commandement ou celle-ci improvisée au gré des événements.

Le SHAPE (Information) tient à jour une liste des manœuvres communes, où près d'une centaine ont été inscrites au cours de l'année. Mais

leur importance est très variable, allant de manœuvres de quelques unités à celles de grande envergure de l'automne. Sur ce total plus du tiers concerne les forces terrestres; les forces aériennes et navales, chacune près d'un tiers; enfin les manœuvres entièrement inter-armes sont peu nombreuses et il s'agit précisément de celles de l'automne.

Cependant la plupart de ces manœuvres ne sont pas réellement «intégrées» dans le sens où l'on entend ce mot actuellement; c'est-à-dire dans le cas présent, tous les éléments nationaux entièrement fondus et amalgamés. En 1952 il n'y a eu encore que le SHAPE et les grands commandements subordonnés en situation de fonctionner dans cet état supra-national, pourrait-on dire. Aussitôt que l'on passe à la troupe, on retourne à l'échelon national. Le Général Ridgway, lorsqu'il a pris son commandement, a renoncé à poursuivre immédiatement l'idée de son prédécesseur voulant pousser sans désenrayer l'intégration complète des différents éléments nationaux. Il s'agit là en effet, d'une œuvre de longue haleine, car il est encore trop de méthodes différentes et en outre d'armements dissemblables. Ainsi jusqu'à présent les manœuvres ont-elles en général été organisées par un état-major et commandées par un chef d'une nationalité avec ses propres troupes. Par contre, toujours des éléments d'autres pays et surtout de l'aviation, sont-ils venus coopérer à l'exécution. C'est là le premier stade de l'intégration. Il est certain qu'en 1953 celle-ci sera accentuée à un stade élevé, celui des groupements de nations, que dessinent déjà les deux commandements nouvellement créés de groupes d'armées.

Dans le domaine *naval*, l'intégration a été la plus aisée. Cela tient à l'énorme prépondérance américaine, puis anglaise; d'ailleurs ces deux marines n'ont cessé de coopérer et de s'entraîner en commun pendant la guerre et depuis. Elles n'ont pas eu en outre à se reconstituer entièrement comme les autres forces presque complètement dissociées par les démobilisations d'après la guerre. Quant aux marines des autres partenaires, elles ne représentent qu'un appoint, important cependant par leurs éléments de défense cotière. La Marine française, encore la plus forte parmi celles-ci, ne compte plus après les pertes énormes de la guerre, que deux cuirassés et deux «groupements d'action anti-sous-marine» (1 porte-avions et 6 croiseurs) qui alternent annuellement aux opérations en Indochine et aux manœuvres alliées. Et il ne sont construits actuellement que des bâtiments légers: escorteurs, dragueurs, patrouilleurs et sous-marins. Ainsi par la force des choses, et leur faiblesse, toutes ces marines européennes doivent s'aligner sur celles des grands partenaires atlantiques.

Durant toute la période du printemps à l'automne, se sont succédé des exercices combinés sur les côtes européennes et auxquels ont participé les

marines américaine, anglaise, hollandaise, française, portugaise, italienne et grecque. Les équipages ont surtout été familiarisés avec les codes et les télécommunications en langue anglaise. L'ampleur des exercices a été en croissant, soit en Méditerranée, soit en Mer du Nord, pour parvenir aux grandes manœuvres d'automne.

Dans le domaine de l'*aviation*, on se trouve en présence de forces toutes, bien qu'à des degrés différents, en état de reconstitution et en pleine organisation de leur implantation. Les programmes de fabrication sont très difficiles à établir en raison du fait que lorsqu'un type d'avion est adopté, il est pour ainsi dire presque périmé quand sa construction est en cours de réalisation. De plus les nations européennes ont difficilement pu admettre de renoncer à leur propre production. Ils l'ont tout au plus limitée. Ainsi une sorte de démarcation s'est effectuée entre les aviations américaine et européennes, stratégique d'une part et tactique de l'autre – ou de bombardement et d'interception. Cependant ceci est indiqué d'une manière très générale; en outre l'Angleterre conserve un potentiel fort élevé.

Durant toute l'année la question de l'infrastructure aérienne a été constamment évoquée. De fait son insuffisance aurait à elle seule limité la mise en œuvre d'une aviation puissante. Toutefois les progrès sont notables; le chiffre de 131 aérodromes existants en Europe à la fin de l'année a été indiqué à une conférence de presse du Ministère de la Défense Nationale. Et le Général Ridgway estime les besoins supplémentaires indispensables à encore une trentaine. La plus grande partie de ces terrains d'aviation sont situés en France, dont le territoire constitue les «arrières» par excellence des forces coalisées. Aux aérodromes s'ajoute la question des télécommunications qui a pris une importance considérable avec la vitesse de l'aviation actuelle. Des réseaux très denses de communications par câbles souterrains, par radio et téléphone doivent être établis, ainsi que leur compléments obligatoires de radioguidage et de radar. Il s'est effectué dans ces domaines un travail – invisible – de haute importance.

Néanmoins, comme indiqué, jusqu'à présent les manœuvres aériennes ont été restreintes dans leurs buts. Elles ont porté principalement sur deux points: entraînement du personnel et des organes de commandement surtout en vue du fonctionnement des télécommunications; et participation à des exercices de troupes. Dans le premier de ces domaines il a été procédé à de très nombreux exercices, ne comportant parfois que quelques avions mais actionnant plusieurs centaines de personnes des centres de communication, ainsi que du personnel des P.T.T., qui souvent ne se doutaient pas de participer à des manœuvres inter-alliées en transmettant en priorité quelques messages chiffrés . . . . Dans le second de ces domaines a été sur-

tout étudiée la liaison aviation-troupes terrestres; un chapitre à part devrait être consacré à la mise au point et à l'entraînement du parachutage (personnel et matériel en unités constituées), qui a été remarquablement poussé dans les unités aéroportées françaises.

Les troupes de terre souffrent d'une question du matériel non encore mis au point. Ce qui a été dit de l'aviation est valable pour le matériel lourd des troupes terrestres et notamment les chars et les véhicules automobiles. Il semble opportun à ce sujet de bien spécifier que le matériel américain qui équipe maintenant en majeure partie les divisions «atlantiques» est neuf, ayant été stocké en Amérique, mais n'est pas des derniers modèles. Il date de la guerre, bien que représentant encore une puissance fort appréciable. Néanmoins il sera périmé à plus ou moins brève échéance. Le paradoxe de la situation réside dans le fait que les Etats-Unis doivent utiliser au maximum leur potentiel industriel de guerre, tandis que celui des nations européennes reste inemployé dans une proportion notable faute de moyens financiers suffisants. Les commandes américaines «off shore» tendent à remédier à cet état de choses. On comprend donc que les nations du vieux continent tiennent à maintenir leur industrie d'armement et réaliser leurs propres types. L'Angleterre a déjà progressé dans cette voie et créé un type de chars (Centurion), qui armera également les unités du Benelux. La France et l'Italie sont en mesure de produire leur matériel léger et certaines autres catégories. On s'oriente maintenant vers une discrimination de ces différentes catégories ou types par les soins des experts du NATO (Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord); ceux qui seront retenus auront la préférence des commandes «off shore».

Cet exposé assez long de la question du matériel (il est des armées qui ont plusieurs types de fusils) fait toucher du doigt les difficultés que subit l'instruction de la troupe. Ce n'est qu'à force d'impulsions d'unification venues du haut que cette instruction prendra un cours régulier et harmonieux. Cependant dans l'état actuel, les grandes unités mises sur pied pour la défense commune sont réputées être déjà correctement entraînées. Un premier niveau d'armement ayant été atteint, durant l'année 1952 un travail fécond a pu être effectué à tous les échelons de la troupe. – Parmi les tendances qui cherchent à se faire jour actuellement, il y a lieu de signaler rapidement: les déplacements de l'infanterie au combat sur véhicules automobiles tous terrains – il ne s'agit pas du transport de la troupe, mais bien de ses déplacements successifs entre les différentes phases du combat; et l'artillerie entièrement montée sur véhicules dits «automoteurs», permettant ses déplacements et son tir. Néanmoins ce sont encore des vues de l'avenir, mentionnées pour illustrer le fait qu'à l'heure

actuelle l'instruction, quel que soit le matériel dont on dispose ou celui qu'on attend, doit évoluer à la même rapidité que celle du développement de ce matériel.

Le couronnement de toute cette activité a eu lieu durant les *grandes manoeuvres d'automne*, soit armes isolées avec participation de plusieurs armées nationales, soit armes et éléments nationaux réunis.

Dans l'aviation, deux grands exercices méritent d'être signalés. Durant neuf jours en octobre les appareils (8000 sorties) de six puissances atlantiques (USA, Canada et nord de l'Europe) ont «attaqué» villes et aérodromes de l'Angleterre mettant à l'épreuve sa défense aérienne. La conclusion en a été tirée que la majeure partie des avions à hélice ont été immédiatement repérés par le réseau radar et auraient été abattus. Par contre les avions à réaction volant aux limites subsoniques ont échappé à la détection du radar. Le fait, qui n'a pas été ni expliqué, ni commenté, paraît cependant d'une importance considérable. Le radar serait-il parvenu à l'extrémité de ses possibilités? Ou simplement n'est-il pas encore adapté aux vitesses fantastiques (environ 1000 km/h) de l'aviation à réaction? A première vue ceci semble plutôt le cas. – Un exercice similaire des aviations méridionales s'est déroulé en Italie un mois plus tard. Son but était également de mettre à l'épreuve le réseau radar articulé sur le territoire italien, qui a été abordé par les Alpes françaises et la mer. Il n'a pas été communiqué un résultat analogue à celui observé en Angleterre – ou bien la défaillance radar a-t-elle été plus grave?

Les marines alliées ont effectué de mêmes manoeuvres d'ensemble en Méditerranée et en Mer du Nord. Mais les dépassant nettement en importance aussi bien par les éléments réunis, que par sa conception même, il faut relater la manoeuvre «Grande vergue», qui a débuté le 13 septembre et s'est prolongée durant deux semaines. Elle a mis en cause des commandements s'échelonnant de l'Amérique même jusqu'à un des points extrêmes de la défense de l'Europe et un des plus sensibles: le Jutland. Elle était commandée par le commandant suprême maritime de la communauté atlantique (SACLANT), qui est un commandant parallèle au SHAPE et dépendant comme lui du «Standing Group» de Washington. Il s'agissait de faire jouer la coordination de tous les commandements maritimes (environ une dizaine) et leurs organismes de défense des littoraux; et d'opérer finalement en liaison étroite avec le SHAPE et le commandement Nord-Europe. Des éléments de huit marines nationales y ont participé avec 160 navires, dont plusieurs porte-avions et bâtiments de ligne de 38 000 à 45 000 tonnes, et 80 000 hommes.

Le thème de manoeuvre était particulièrement réaliste puisqu'il pré-

voyait qu'un « envahisseur » attaquait la Norvège par le nord et le Danemark par le Sud. Il importait donc d'épauler la défense de l'Europe, qui sera toujours plus dépendante des mers. Il s'agit là d'une évolution de plus en plus accentuée de notre époque et qui a comme corollaire l'action de plus en plus profonde des puissances de mer sur celles de terre.

La manœuvre a donc commencé par un engagement presque purement naval; d'une part les marines occidentales et de l'autre l'armada (supposée) des quelques centaines de sous-marins soviétiques évoluant au long des côtes de Norvège. Puis les opérations ont pris un aspect maritime et terrestre avec la tentative de l'envahisseur de forcer les détroits entre la Norvège et le Danemark, lui-même attaqué par terre. L'acte décisif comportait, toutes mesures de sécurité navales réalisées, l'envoi de l'Angleterre d'un convoi de renforts au commandement du Nord-Europe, précédé d'un parachutage d'un commando américain sur la pointe du Jutland. Ensuite les forces navales rétablissaient la situation présumée compromise au passage de la Baltique à la Mer du Nord. – En définitive au point de vue européen, il faut surtout considérer dans cette action navale de grande envergure l'appui « périphérique » que doit apporter la coalition au vieux continent, et il importe de le répéter, jusqu'à un des points extrêmes de sa défense vers l'est.

Les deux autres grandes manœuvres d'ensemble ont eu lieu sur la partie continentale de l'Europe, ou à son barrage terrestre de la Mer du Nord aux Alpes, c'est-à-dire dans la zone de commandement du Centre-Europe. Les premières ont combiné des forces anglaises, canadiennes, belges et hollandaises, à direction britannique. Les secondes réunissaient presque à parts égales des unités françaises et américaines, sous direction française. Les unes se sont déroulées dans la plaine du Nord entre bas-Weser et Rhin, plus exactement dans la région à l'ouest de Paderborn; les autres immédiatement à l'est du Rhin, Bade et Bavière à hauteur de Karlsruhe. De part et d'autre étaient réunies quatre divisions et une aviation importante, soit environ 100 000 hommes. A vrai dire un troisième groupe de manœuvres a eu lieu également à l'est du Rhin, dans la région de Francfort, mais mettant en œuvre des forces moindres, également américaines et françaises, le parti de la défense opérant dans le cadre d'un corps d'armée (français).

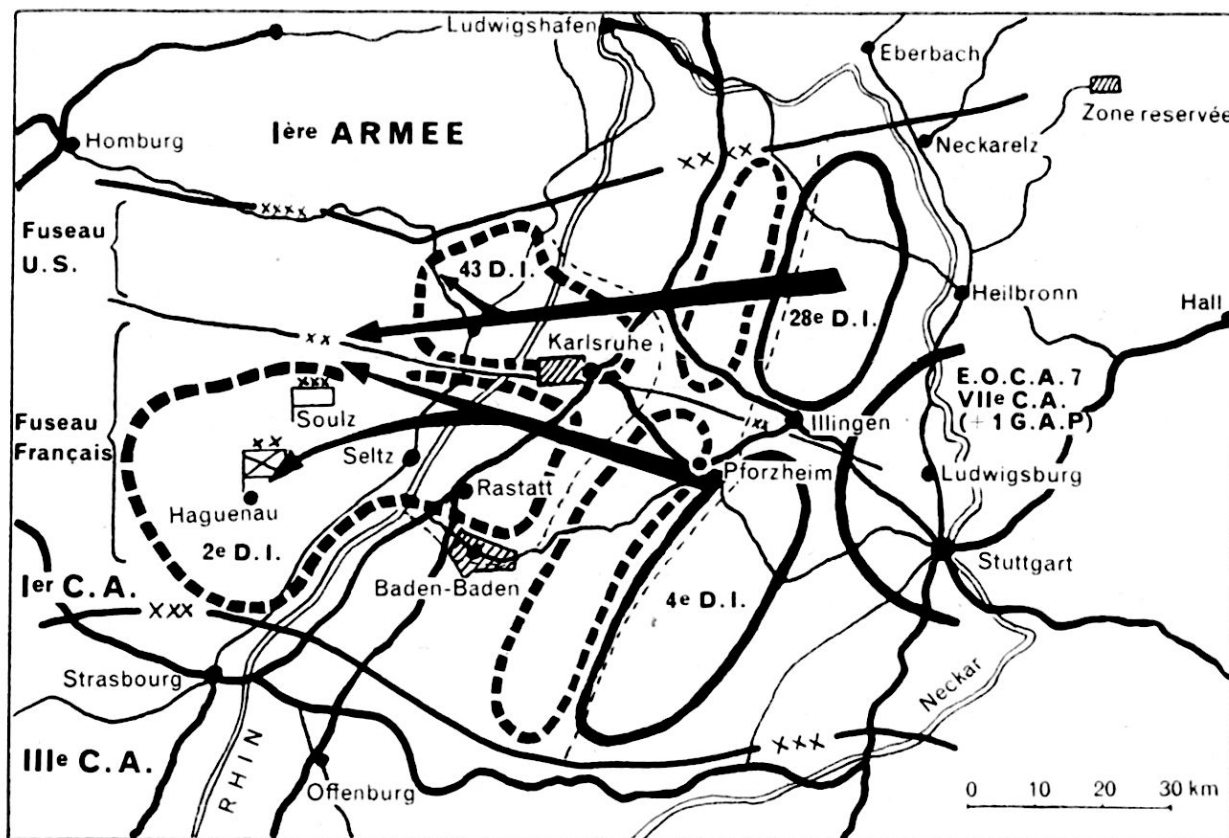
Assez curieusement les conceptions du combat défensif ont été quelque peu différentes du côté britannique et du côté franco-américain. D'une part les divisions d'infanterie resserrées, même assez resserrées, en « hérisson », et de l'autre disjointes et étalées sur large front; mais dans les deux cas les divisions blindées opérant des contre-attaques, soit à l'abri de ce hérisson dont elles partaient, soit à l'arrière d'un obstacle naturel: le Rhin. On peut



dire que dans le premier cas il s'agissait de créer cet obstacle, en constituant un môle solide de résistance, tandis que dans le second celui-ci existait. Et finalement ce qui importait était la valeur, ainsi que la vigueur, des contre-attaques par blindés.

Les Britanniques ont fait un peu « cavalier seul ». Peu d'informations ont été divulguées sur leur manœuvre. On sait seulement qu'ils cherchaient à expérimenter leur conception du hérisson, dont ils voudraient changer le nom en toile d'araignée, la toile étant les divisions d'infanterie, et l'araignée le corps blindé. Naturellement il n'a filtré aucune donnée sur les enseignements tirés. Par contre ils n'ont pas caché que la difficulté majeure de leur système consistait dans le choix de l'emplacement stratégique du hérisson, celui-ci devant répondre à la condition essentielle de dissocier une attaque puissante contre le Benelux et les côtes de la Mer du Nord et de la Manche. A ce point de vue, elle peut se justifier; il est de nombreux exemples historiques qui l'étaient. De plus elle répond au tempérament opiniâtre des Anglais, s'accrochant au sol. Elle fait penser à Waterloo.

Néanmoins elle a été critiquée – avec les formes voulues – par le Maréchal Juin, commandant du Centre-Europe, préconisant les larges fronts. Songeait-il à l'action de puissantes aviations atomiques, ou même à l'apparition des batteries atomiques tactiques sur les champs de bataille ?



En ce sens la conception franco-américaine paraît plus orthodoxe et mérite d'être étudiée, d'autant plus qu'une certaine diffusion a été donnée aux manœuvres effectuées. Celles-ci étaient à double action, comportant de part et d'autre un Corps d'armée à deux divisions (réelles) et un second Corps d'armée (fictif), tous deux dans le cadre d'une Armée. De nombreux moyens supplémentaires ont été attribués de chaque côté; notamment, régiment de chasseurs de chars, bataillons d'Equipages de pont et du Génie; enfin à l'ouest un groupement aéroporté (de la 25<sup>e</sup> Division aéroportée Fr). Le thème de la manœuvre était le suivant:

L'armée «Verte» venant de l'est attaque en direction du Rhin. Son VII<sup>e</sup> C.A. (U.S.) resserrant son dispositif d'attaque sur son centre, progresse rapidement jusqu'au Rhin à l'ouest de Karlsruhe afin de s'emparer d'une tête de pont sur l'autre rive. Elle dispose d'une forte aviation d'assaut.

Le C.A. opposé (bleu), II<sup>e</sup> C.A. (Fr) a résolu de se battre sur le Rhin. Il entend conserver le plus longtemps possible une forte tête de pont englobant largement Karlsruhe; des ponts sont lancés sur le Rhin; des forces maritimes (vedettes) coopèrent à la défense du fleuve, ainsi que des commandos de «nageurs d'assaut», appelés communément «hommes-grenouilles». Le parti bleu dispose de 180 appareils de chasse et d'assaut et 12 de reconnaissance.

Ces manœuvres, dénommées «Equinoxe», ont duré trois jours.

Pendant la première journée Bleu opère une action retardatrice à l'est du Rhin, tandis que Vert parvient au contact de la tête de pont, où à la nuit il met en place son dispositif d'attaque sur le Rhin.

Au second jour, cette attaque à base de blindés, et combinée avec un débarquement aéroporté, parvient à jeter une petite tête de pont à l'ouest du Rhin, qui est renforcée durant la nuit.

Au troisième jour, Bleu disposant de l'aviation de l'Armée, engage une contre-attaque contre les éléments adverses ayant franchi le fleuve, pour les détruire ou les rejeter sur l'autre rive. La contre-attaque, qui s'effectuera par des forces blindées, est précédée du débarquement d'un groupement de 1600 parachutistes français, qui en un minimum de temps a réuni son matériel (10 jeeps, 4 canons de 75, 4 mortiers de 120, 20 motocyclettes, des éléments de bateau et un bulldozer) et est prêt à combattre. Ce groupement de parachutistes a agi comme une sorte d'avant-garde des forces blindées, chargé de s'emparer et de tenir un point important du terrain jusqu'à l'arrivée de ces forces, pour en faciliter l'intervention. C'est surtout dans ce sens-là, en défensive et à peu près de même en offensive, qu'est envisagé l'emploi des unités aéroportées. De la part du commandement l'emplacement de leur «lâcher» exige un choix fort délicat, dont les données sont la

zone d'intervention des blindés et un terrain favorable au parachutage. A noter que celui-ci est particulièrement indiscret et suffit à dévoiler l'intention de celui qui l'ordonne. Quant à la partie spectaculaire de l'affaire, elle est excessivement attrayante. . .

Ces trois ou même quatre grandes manœuvres inter-alliées sur le glacis danois et allemand de la Défense de l'Occident suscitent quelques remarques d'ensemble:

Toutes ont été essentiellement défensives. Il n'est pas encore question de contre-offensive. Cependant de vigoureuses contre-attaques peuvent déjà être envisagées avec des chances de succès.

Que les procédés employés soient de défensive sur espace restreint ou sur larges fronts, il n'en existe pas moins dès maintenant la possibilité d'offrir de sérieuses résistances, par deux ou trois groupements de forces; ceci donc selon les moyens existants en fin de 1952 et qui normalement s'accroîtront en 1953. Il faudrait en effet de toute évidence que ces groupements fussent bientôt au moins doublés, afin que les môles de résistance ainsi créés fussent assez rapprochés.

Une certaine participation allemande a été signalée: dragage de mines durant l'exercice naval; environ 500 auxiliaires aux manœuvres britanniques; et un groupement de six unités du «Bundesgrenzschutz», environ 3000 hommes, ayant effectué leurs propres manœuvres dans la région boisée et montagneuse à l'est de Francfort. Or c'est précisément dans cet espace, d'une faible profondeur de quelque 160 kilomètres, entre le haut-Weser (poche soviétique de Thuringe) et le Rhin, que se pose le problème le plus grave de la Défense de l'Occident.

## **Das Ringen um Moskau**

Von Generaloberst a. D. E. Raus

(Schluß)

(Ausschnitt aus dem Nordabschnitt 13. 10. 41 bis 15. 1. 42)

### II. Der Rückzug (6. 12/41-15. 1/42)

Planmäßig vorbereitet und vom Feinde ungestört, räumte die Division ihre bis zum Schlusse behaupteten Stellungen und trat nach zwei Jahren Krieg ihren ersten Rückzug an. Er bedeutete für die Truppe mehr als die lapidaren Sätze des Befehles auszudrücken vermochten. War er doch das Ende eines Siegeslaufes, eine Schicksalswende, die der Truppe den Nimbus der Unbesiegbarkeit raubte. Von dieser Erkenntnis tief beeindruckt, trat sie den dornenvollen Rückzug an.